Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 49

Artikel: Yvonne et Carmen : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184442

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

le lui prescrivent. Si la patente est nette, il le conduit au port.

Le navire arrive donc, il entre dans le bassin; une chaloupe est descendue et le capitaine s'y embarque. Il se présente au bureau de la santé, où l'on examine la patente; il passe de là à la douane et au bureau du port.

A la douane, il dépose ses deux manifestes; l'un de provisions (tabac, eau-de-vie, liqueurs, etc., devant être consommés à bord), l'autre de marchandises. On y appose le *ne varietur* traditionnel et le lendemain, quelquefois le jour même, un vérificateur va faire sa visite à bord et constate si les manifestes sont conformes au contenu du navire.

Au bureau du port, on assigne au capitaine la place qu'il doit occuper dans le bassin et on lui donne son tour de mise à quai et de débarquement.

Que reste-t-il alors à faire au navire qui vient d'arriver? Au milieu du bassin, sans remorqueur, car celui-ci le lâche après l'entrée, c'est en tirant sur les câbles, qu'une embarcation est allée amarrer, qu'il doit se ranger et prendre sa place. Il opère ce travail à force de bras ou à l'aide du cabestan, et quand il est à son poste, quand le pilote a quitté la passerelle, une journée de grande liesse commence pour l'équipage. Les matelots paient cinq francs par jour aux hommes qu'ils choisissent pour les remplacer, et eux, prenant un congé réglementaire, vont emplir les cabarets et les... buvettes, où ils dépensent en quelques jours l'argent qu'ils ont gagné en plusieurs mois de traversée.

(*Petit Marseillais.*)

On lit dans la *Feuille d'Avis* de mercredi dernier :

« La municipalité de Lausanne ouvre un concours pour la fourniture de 10,000 kilog. d'avoine pour le service de 1878. Le cahier des charges est déposé au bureau des travaux, etc. »

Est-ce que décidément tu veux me quitter ? demandait l'autre jour à son domestique, un propriétaire de la place de St-François.

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi donc? n'es-tu pas content de la maison? que réclames-tu? parle franchement.

— Je ne réclame rien... je suis très heureux avec monsieur, mais...

— Mais quoi?

— C'est... c'est que je ne peux pas m'arranger avec madame.

— Ah mon pauvre ami, si c'est cela, fais comme moi, prends un peu patience, je t'en prie. Il y a 20 ans que je suis marié et nous n'avons pas encore pu nous arranger.

Deux messieurs se jettent sur un canapé et appuient leur tête sur le dossier.

— Ne vous appuyez pas sur ce meuble, il n'y a pas de housse! dit la maîtresse de la maison.

— Oh! ne craignez rien, répond l'un des visiteurs; je ne mets jamais de pommade.

— Et moi, ajoute l'autre, qui était chauve comme un genou, je ne mets jamais de cheveux!

Un inspecteur primaire visitant une classe de moutards, leur dit avant de se retirer:

« Jeunes élèves, je vois avec plaisir que quelques-uns d'entre vous occupent les premiers rangs de la classe. C'est très bien... mais il y en a trop dans les derniers... Il faut travailler!... En travaillant, vous pouvez et vous devez arriver à être *tous de la première moitié.*

Simple pensée :

Un bon livre et une bonne femme sont choses excellentes pour ceux qui savent les apprécier à leur juste valeur. Beaucoup cependant jugent les deux d'après la beauté de leur couverture.

YVONNE ET CARMEN

— Vous voulez une confession, soit! Je vais vous la faire! J'ai rencontré beaucoup de femmes que je trouvais charmantes, et auxquelles j'avais plaisir à le dire pendant un mois, voire quelquefois pendant six; puis, ce temps passé, cela m'ennuyait de leur répéter encore ce que je leur avais trop souvent dit, et je trouvais un prétexte pour les revoir rarement, et même pour ne les revoir jamais.

— Ainsi vous me donnez votre parole, votre parole d'honneur, que jamais un sentiment sérieux n'est entré dans votre cœur, que pas un souvenir n'est resté dans votre mémoire! Jurez-le!

Didier hésita. Elle le regardait avec anxiété.

— Si vous saviez quel est l'unique souvenir qui soit resté dans ma mémoire, cela vous ferait sourire. Cet amour, si tant est qu'on puisse le nommer ainsi, était bien pur; ça, je puis vous le jurer!

— Vous avez aimé une jeune fille?

— Une enfant.

— Elle est morte?

— Je n'en sais rien; je n'ai jamais pu la retrouver.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

— C'était impossible! De grâce, ne me forcez pas à vous raconter cela!

— Où était donc cette enfant? Je vous en prie, dites-le moi! Je veux tout savoir!

— Elle était sur une montagne et...

— Et...

— Elle gardait des moutons, dit en riant Didier. Serez-vous jalouse? ajouta-t-il en baisant les mains d'Yvonne.

— Non, répondit-elle; je suis heureuse!

— Et moi donc! Il me semble que je rêve!

— Mais vous trouvez ce que je viens de faire inexplicable? Convenez-en!

— C'est vrai! Je suis heureux, ébloui, mais... je ne comprends pas...

— Et quand vous réfléchirez à cela, vous serez inquiet de l'avenir; vous vous demanderez si la femme assez hardie pour faire ce que j'ai fait ce soir sera une compagne fidèle pour toute votre vie!

D'un geste, elle arrêta Didier qui voulait protester.

— Vous ferez cette réflexion! Il est impossible que vous ne la fassiez pas ; mais demain, vous serez rassuré. Rentrons, à présent! Le cotillon va commencer! Nous le danserons ensemble.

— Je puis... demander à monsieur de Pénélan ?...

— Tout ce que vous voudrez!

Le lendemain le marquis d'Hauterive venait avec son fils demander la main d'Yvonne. Le Nabab tendit la sienne à Didier. Il y avait en lui un mélange de la rondeur du gentilhomme breton et de la nature exubérante de l'aventurier. Il devait tout à son travail sans avoir jamais oublié ce qu'il devait à son nom. Il avait conquis ses richesses au milieu des périls de tous genres, et il gardait l'empreinte de l'homme qui s'est débattu contre le sort.

— Vous êtes le fiancé de ma fille, dit-il à Didier, et, si vous le voulez, au lieu d'être mon gendre, vous serez mon fils; Yvonne est dans la serre; vous en connaissez le chemin ; allez la rejoindre. Monsieur le marquis, ajouta-t-il en montrant un siége à M. d'Hauterive, j'ai quelques explications à vous donner, et nous allons causer, si vous le permettez.

Quand Didier entra dans la serre, il ne vit tout d'abord personne; puis il se crut sous l'empire d'un rêve fantastique!

Yvonne était assise sur le banc où, la veille, ils étaient ensemble! Elle avait une jupe de cachemire rouge très courte et une veste basque; ses pieds étaient chaussés d'espadrilles ; ses cheveux épars s'échappaient d'un ruban de velours noir, à son cou était suspendue une grande croix d'or, et, près d'elle, se tenait debout Bastienne l'Espagnole.

Didier, se croyant en proie à une hallucination, resta muet d'abord, puis un nom, ou plutôt un cri s'échappa de sa poitrine:

— Carmen!

Yvonne, immobile, le regardait sans lui répondre.

— Mais qui êtes-vous donc? s'écria-t-il; parlez, car je sens que je deviendrai fou!

— Je suis Carmen et Yvonne, la fille de monsieur de Pénélan, confiée par lui à ma nourrice Bastienne.

Didier était à ses pieds, couvrant ses mains de baisers.

— Vous n'aviez pas reconnu la petite montagnarde, qui a grandi, et qui, à présent, sait lire et écrire! Mes mains noires sont devenues blanches; il paraît que mon visage aussi est bien changé, car mon père lui-même ne retrouve plus rien de moi.

— Carmen! répéta Didier; Carmen, vous m'avez pardonné!

— Vous m'aviez aimée autrefois, et... je m'en suis toujours souvenue! Mais il faut que je vous raconte notre histoire; elle est longue; mettez-vous là.

Il s'assit près d'elle.

— A présent qu'il t'a vue, bonne mère, dit-elle à l'Espagnole, tu peux t'en aller.

Bastienne l'embrassa avant de s'éloigner.

— Toute ma vie je serai sa fille, ajouta Yvonne.

Quand elle fut seule avec Didier, une main dans les siennes, elle reprit:

— Mon père était ruiné quand je vins au monde, et ma mère mourut un mois après. Il me confia à ma nourrice, dont la fille, Carmen, était morte; il lui remit une petite somme, dernière épave de sa fortune perdue, et lui recommanda de m'élever dans la montagne comme si j'étais son enfant; puis il partit pour l'Amérique. Il passa quinze années dans un désert sans communications avec l'Europe. Il travaillait, il vieillissait, mon pauvre père, et ne trouvait rien. Il supporta des privations de tous genres, luttant contre la maladie et contre la plus effroyable misère; puis, enfin, il tomba sur une veine d'une valeur incalculable, et, en quelques mois il acquit des millions.

Il revint alors en France sans savoir s'il me retrouverait, si je vivais! Un soir, c'était quelques semaines après votre départ, je rentrais à Saint-Justin, quand j'aperçus un vieillard qui venait à ma rencontre avec ma mère. Il s'élança vers moi et me serra sur son cœur en m'appelant sa fille! Je croyais que mon père était mort, et pourtant je vis tout de suite qu'il ne se trompait pas; je crois même que s'il m'avait embrassée sans me rien dire, j'aurais compris que j'étais sa fille!

Le lendemain, il nous emmena toutes les deux. Je pleurai en quittant notre montagne! on crut que je regrettais mon troupeau, mais c'était vous que je regrettais! Je ne devais plus m'asseoir sur la mousse où vous étiez assis près de moi! J'aurais voulu emporter la roche qui nous servait d'abri!

Mon père s'arrêta à Bordeaux pour me faire faire des vêtements. Je ne savais pas les porter! Je ne pouvais pas marcher avec des souliers! Quand le coiffeur nouait mes cheveux, je criais!

Je sentis bien vite que tout cela n'était rien en comparaison de l'ignorance de mon esprit. Le costume que je portais n'était qu'un masque, et, sous la robe de soie, il n'y avait qu'une paysanne! Ce fut alors seulement que je vis, dans toute son étendue, l'abîme qui me séparait de vous.

Mon père racheta le château et les domaines de Pénélan, situés dans le Finistère sur le bord de cet Océan qui nous avait si longtemps séparés l'un de l'autre. Il fit venir de Paris des professeurs qu'il installa dans les dépendances du château; il ne voulait pas qu'une institutrice placée entre lui et moi, en rompant notre intimité, pût diminuer notre bonheur. Ce fut lui seul qui m'apprit toutes ces choses que le monde exige et que j'ignorais! Au bout de cinq ans, j'étais devenue ce que je suis aujourd'hui, une montagnarde à demi-civilisée!

Aussitôt que j'avais su lire je m'emparais des journaux pour avoir de vos nouvelles. J'appris ainsi que vous étiez à Constantinople, à Vienne et à Londres. Quand la guerre éclata, je priai Dieu pour vous, et pour mon père qui lui aussi voulut faire la campagne, disant que les forces qu'il avait employées à conquérir sa fortune n'étaient pas épuisées, et qu'il les devait à la défense de son pays.

L'année dernière, il m'amena à Paris pour me marier, me dit-il. Il chercha un hôtel et m'en laissa le choix. Je connaissais votre adresse; je choisis cette demeure située en face de la vôtre, et j'attendis.

Ce fut seulement ici que j'avouai mon secret à mon père. Je voulais savoir si vous aviez eu pour moi une véritable affection, et si je vous plairai encore, telle que je suis devenue. Vous le voyez, j'ai tout calculé pour être heureuse!

— Et vous serez heureuse! Yvonne! Carmen! si votre bonheur dépend d'un homme qui vous adore, et qui n'a jamais aimé que vous!

Quelques semaines plus tard Didier et Yvonne gravissaient le pic de Saint-Justin! Carmen revoyait sa montagne avec une joie d'enfant! Elle restait en extase devant les plantes qu'elle prétendait reconnaître. Elle s'arrêta au pied de la roche où elle avait reçu le premier baiser de Didier, et sur ses lèvres il retrouva la trace de ce baiser!

Comtesse de Mirabeau.

Les nouveaux abonnés pour l'année 1878 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin du mois courant.

L. Monnet.

THÉATRE DE LAUSANNE

Direction de M. A. Gaillard.

Dimanche 9 Décembre 1877.

Dernière représentation de

L'AMI FRITZ

Comédie nouvelle en 3 actes, par ERCKMANN-CHATRIAN

CADET-ROUSSEL

DUMOLLET, GRIBOUILLE & Compe.

ou le

ROI DAGOBERT

Vaudeville en 3 actes, précédé d'un prologue en vers.

On commencera à 7 heures précises.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.